

Horace - Amour, famille et totalitarisme¹

JEAN D. CHARRON. UNIVERSITY OF KENTUCKY

"... Albe vous a nommé, je ne vous connais plus". (II, 3, V. 502)²

En prononçant ces mots le jeune Horace achève la radicale transformation qui vient de s'effectuer en lui sous les yeux étonnés de son beau frère et des spectateurs. Ami des Curiaces, mari de leur soeur, il avait accepté avec courage certes, mais aussi avec une certaine humilité d'avoir été choisi, comme ses deux frères, champion de Rome. Puis en quelques minutes, en soixante et onze vers pour être exact, il devient l'automate insensible, inhumain, la machine de guerre au service des ambitions de l'état romain totalitaire.

Au début du deuxième acte, Curiace apprend aux spectateurs que les trois frères Horace viennent d'être choisis par Rome comme Champions.

Quoiqu'il soit sensible à l'honneur qu'on fait ainsi à la famille dans laquelle il va entrer en épousant Camille, leur soeur, honneur qui est doublé du reste car sa soeur Sabine est déjà l'épouse d'Horace, il ne peut s'empêcher de craindre pour sa patrie:

¹ Cet article reprend le thème de plusieurs conférences et d'une communication faite au Congrès de la "South Atlantic Modern Language Association" à Atlanta, Ga. à l'occasion du Tricentenaire de la mort de Corneille (1984).

² Corneille, *Théâtre complet*, Tome I, publié par G. Couton, Garnier, 1971.

"Que je tremble pour Albe et prévois son malheur:
Puisque vous combattez sa perte est assurée" (III, I, V. 366)

Le jeune Horace en toute humilité lui répond:

"Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome.
C'est un *aveuglement pour elle bien fatal*
D'avoir tant à choisir et de *choisir si mal*" (V. 371)

Oh bien sûr il est fier de ce choix et "son âme ravie" espérant beaucoup de son peu de vaillance

"Replira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement" (V. 385)

Le spectateur reconnaît donc dans Horace un jeune et vaillant combattant, prêt à mourir pour sa patrie mais retenant aussi toute sa raison et son jugement. Il n'est pas enivré de gloire, il comprend les dangers que ce choix entraînera pour lui et pour Rome.

"Rome a trop cru de moi; ..." (V. 383)

Mais si Rome devient sujette d'Albe c'est qu'il sera déjà mort. Le jeune Horace conserve donc encore son "Libre Arbitre". Il pèse et juge en toute conscience tout comme le fait Curiace qui déplore qu'à l'issue de ce combat il verra sa patrie sujette de Rome ou son beau frère rendant ses derniers soupirs.

"De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis" (V. 396)

Corneille avait été élève des Jésuites et il est difficile de nier que leur enseignement, la morale de Loyola et la doctrine du Libre Arbitre ne l'aient pas marqué. Dans *Le Cid* Rodrigue et Chimène, lucides, choisissent librement selon leurs consciences la route héroïque à suivre. Jusqu'à la deuxième scène de l'Acte II Horace et Curiace retiennent tous les deux la prérogative de choisir librement la route du devoir et de l'honneur.

Puis tout à coup nouveau renchérissement du tragique. Flavian apporte la nouvelle: Albe vient de choisir les trois Curiace comme champions. Le premier renchérissement du tragique, que les frères Horace soient choisis champions de Rome, n'apparaît plus que comme un mauvais coup du sort

quand on le compare à l'horreur de la situation dans laquelle Albe par son choix met les deux familles apparentées par mariage. Les imprécations de Curiace le montrent:

"Que désormais le ciel, les enfers, et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort,
Préparent contre nous un général effort;"

Et Curiace défait "Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes" de pouvoir faire pis:

"Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux".
(II, 3, v: 423-430)

Curiace est donc lucide et reste humain. Ce qui est demandé d'eux dépasse l'entendement. S'il accepte les ordres d'Albe, il juge néanmoins leur situation obscène, choquante, contre nature. Il a gardé son sens commun

"Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler" (V. 478)

Mais pour Horace ce nouveau coup du sort, cette nouvelle enchère sur sa vaillance et ses relations affectives s'avèrent trop grande. Il ne peut plus concilier les deux, il faut que quelque chose cède et c'est l'ordre inhumain donné par l'état totalitaire qui triomphe. Horace devient aveugle: ne pouvant pas faire face à la situation autrement, les liens de famille qui devraient être une barrière à sa gloire sont devenus, quand il les renie, le tremplin qui le propulsera vers les sommets d'une renommée jamais encore atteinte

"Le sort... épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur
Et comme il voit en nous des âmes peu communes
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes".
...contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire: (V. 439)

et surenchérissant il proclame: l'on briguerait en foule le droit de mourir pour son pays

"...Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime
S'attacher au combat contre un autre soi-même",

tuer les frères de sa femme, l'amant de sa soeur, une telle vertu lui appartient. En fait il est heureux de sacrifier ceux qu'il aime à la gloire de Rome, et sa générosité nouveau-née le pousse à convertir les autres et à les engager à le suivre.

Horace, devenu automate, considère comme une faiblesse de regarder en arrière. Semblable au janissaire du Sultan, au jeune SS hitlérien, il accepte avec joie cette nouvelle gloire. "Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie j'accepte *aveuglément* cette gloire avec joie" dit-il, "cette gloire doit étouffer en nous tous autres sentiments" "ce droit saint et sacré *rompt tout autre lien*,"

Au début de l'acte Horace examinait encore mais plus maintenant. Rome contrôle sa pensée et son être:

"Rome a choisi mon bras, je n'examine rien
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la soeur, je combattrai le frère
...Albe vous a nommé, je ne vous connais plus" (V. 487 ...502)

Par ce mots Horace affirme qu'il n'est plus maître de lui même, que Rome devient son maître incontesté! Rome ayant choisi son bras, il est transformé guerrier robot servant aveuglément la cause romaine.

Si Horace a coupé les ponts affectifs qui l'unissaient à Curiace, ce dernier conservant toute sa lucidité, gardant son coeur aussi généreux, reste toujours homme et s'il aime l'honneur octroyé par Albe, il se garde le droit de se plaindre de ce qu'il va perdre. Comprenant le caractère inhumain du parti pris par Horace il rend "... grâce aux dieux de n'être pas Romain, pour conserver encore quelque chose d'humain" (V. 482). Il répondra au "je ne vous connais plus" d'Horace par:

"Je vous connais encore et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue";

car Curiace réalise qu'Horace n'est plus le même homme et il refuse de le suivre sur ce vertueux chemin, qu'il s'est choisi. Horace termine la scène en ravalant Curiace au niveau de la femme pleurante "En toute liberté goûtez ce bien si doux, Voici venir ma soeur pour se plaindre avec vous". Nouveau croyant dans la religion du totalitarisme, s'il n'a pu convertir Curiace il veut convertir les autres et tout d'abord Sabine et Camille.

Il faudra qu'elles acceptent la mort d'un frère, ou d'un amant, ou d'un mari sans la reprocher à celui qui reste encore leur frère, ou amant ou mari.

"mais après le combat ne pensez plus au mort" enjoint-il a Camille.

La machine à tuer a su faire son office. Au premier choc les frères aînés d'Horace sont tués et le jeune Horace indemne demeure seul en face des trois Curiaces blessés plus ou moins gravement. Feignant de fuir devant le nombre, il les laissera s'égailler pendant leur poursuite et les tuera un à un en trois combats devenus de plus en plus inégaux. Le troisième Curiace semblant une victime aux marches d'un autel est sacrifié par Horace "aux intérêts" de Rome. Cyniquement, avant de trancher le reste de vie de son dernier beau-frère, il crânera en jetant ces paroles aux Romains et Albains assemblés:

"J'en viens d'immoler deux mânes de mes frères
Rome aura le denier de mes trois adversaires,
C'est à intérêts que je vais l'immoler" (IV, e, 113)

Fallait-il les tuer jusqu'au dernier ou même en tuer un seul?. Valère ne nous dit-il pas que le combat était devenu inégal une fois les Curiace séparés?. Mais pour le nouveau héros la chair animale ne suffit plus pour les sacrifices, offerts aux mânes des Morts et pour la Victoire il faut de la chair humaine, la chair de ses beaux-frères.

La dernière preuve qui nous est offerte de la transformation d'Horace est, bien entendu, le meurtre de Camille. Disons tout d'abord que Camille fait partie du groupe des héros Cornéliens que j'appelle les "voyants" et que les "voyants", meurent. Nous n'avons ni la place, ni le loisir, de développer ici cette idée et le personnage de Camille, je le ferai ailleurs, mais disons seulement que Camille voit sans se leurrer où vont les choses. Depuis la deuxième scène du premier Acte elle le montre:

"Un même instant conclut notre hymen et la guerre
Fit naître notre espoir et le jeta par terre
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;" (V. 177)

Son futur mariage se trouve donc compromis dès que le vieil Horace, a donné sa bénédiction. Si ses espoirs avaient été ranimées quelques heures par l'Oracle d'Apollon;

"Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,

Et tu seras Unie avec ton Curiace
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais".

ils firent place bientôt à la terreur après des songes affreux et sanglants qui l'assaillirent la nuit suivant. Elle ne se leurre plus, elle préférerait renoncer à Curiace si le prix de la paix était dans le dernier carnage d'une bataille rangée.

Connaissant bien son frère, ayant été témoin de sa transformation elle sait ce qui fait marcher ce héros robot, cette machine à tuer. Ne l'a-t-il pas harangué lui demandant de se montrer "sa soeur"?. Et si Curiace retourne vainqueur ne lui a-t-il pas dit: "Ne le recevez point en meurtrier d'un frère, ... Comme si je vivais achevez l'hyménée". Et si le contraire arrivait ne lui a-t-il pas alors enjoint de ne point lui reprocher la mort de son amant?. L'incompréhension et le manque de sollicitude du vieil Horace envers sa fille sera la goutte qui fera déborder le vase et déchaînera le torrent qui emportera avec lui l'honneur du héros et la vie de Camille.

"Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs,
 ... En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
 ... Après cette victoire, il n'est point de Romain
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
 ... Recevez le s'il vient (son frère) avec moins de faiblesse (IV. 3.)"

Camille indignée, "piteux jouet de tant de changements" (V. 1210) décide alors de mourir de la main de son frère et par là d'infliger à son "impitoyable père" les mêmes tourments qu'elle vient de traverser.

Horace est si grisé par ses victoires qu'il commence la scène cinq en jetant de l'huile sur le feu

"Ma soeur voici le bras qui venge nos deux frères
 ... Rends ce que tu dois à l'heure de ma victoire".

Camille répond triste et désolée:

"Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je LUI dois"

Horace sourd se méprend-il sur l'antécédent de LUI?. Le sang de leurs deux frères n'exigent plus de larmes.

"Quand la perte est vengée on n'a plus rien perdu".
 Alors Camille pousse encore plus loin:

"Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment?"
..... O mon cher Curiace!"

Camille est devenue "l'Indigne soeur" d'Horace. Insensible il l'avertit;

"Ton ardeur criminelle à la vengeance inspire"

puis il l'exhorte:

"Bannis tes flammes
..... et songe à mes trophées
... Aime, Aime cette mort qui fait notre bonheur
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome". (V. 1300)

Le nom de Rome n'avait pas été prononcé pendant quarante deux Vers et seulement une fois au début de la scène V. Corneille l'a sans doute fait exprès, car quand il éclate dans la bouche d'Horace il déclenche l'avalanche des fameuses imprécations de Camille:

"Rome Unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
.....
Puisse-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!" (V. 1218)

Le bouton a été poussé, la gloire de Rome est en jeu, Horace met la main à l'épée, poursuit sa soeur dans les coulisses où il la tue. Dans son aveuglement il appelle son acte "un acte de justice" (V. 1123), commis quand la "patience à la raison fait place". Quelle "Raison"? Certainement pas la Raison Humaine, mais la raison de l'état totalitaire, qui ne peut permettre le libre arbitre, le moindre doute, la moindre déviation.

La mort de Camille par la main d'Horace est un crime indigne du héros qui vient de sauver Rome du joug Albain. Mais par la douloureuse dialectique embarrassée du vieil Horace et la machiavélique philosophie politique du Roi Tulle ce crime est élevé au dessus des lois et devient noble action immolant Camille au "seul amour de Rome" (V. 1055) - "de pareils serviteurs sont la force des rois". (V. 1753)

Le défenseur aveugle de l'état totalitaire est maintenant consacré; automate presque sans liens humains, sans regrets *sa* gloire et celle de l'état lui suffisent. Si Valère veut sa mort Horace répondra à Tulle

"Permettez o grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma soeur".

Comme le remarque Doubrovsky (p. 271), et là il rejoint Couton, l'attitude de Corneille envers Rome est ambivalente.³ Plusieurs héros Cornéliens lutteront contre l'oppression romaine, le totalitarisme romain. Comment le jeune Horace peut-il symboliser l'éthique de la Maîtrise en tuant sa soeur?. Si comme le dit Doubrovsky (p. 174) il soulève contre lui la grande "Peur des Biens Pensants", n'est-ce pas par ce que Corneille sans s'en rendre bien compte sans doute, devine la monstruosité du héros dénué de libre arbitre, au service de l'état totalitaire.

Les plaidoyers, les discours moraux et la pieuse promesse de sacrifices expiatoires du cinquième acte sont là pour souligner l'ambiguïté où Corneille s'est volontairement fourvoyé. N'a-t-il pas refusé à plusieurs reprises, comme le rappelle Couton, dans sa Notices à la tentation, de changer le dénouement pour plaire aux juges de la bienséance et à ceux de la "pratique" du théâtre?. Camille, Antigone à sa façon, unie pour l'éternité à son Curiace dans le lit nuptial du tombeau, s'approprie le titre de Héros a que la critique s'est efforcée de donner à son frère.

³ S. Doubrovsky, *Corneille et la dialectique du héros*. Gallimard, 1963.